

Dominique de Loppinot



Vacances de rêve?
Je rêve!!!



RECTO
VERSC

Vacances de rêve?
Je rêve!!!

Éditrice-conseil : Nathalie Ferraris
Infographiste : Chantal Landry
Correction : Sylvie Massariol

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

Internet : www.messageries-adp.com

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

10-14

© 2014, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.

1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN 978-2-924259-92-4

Gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de
la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide
financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

Dominique De Loppinot

FRED



Vacances de rêve?
Je rêve!!!

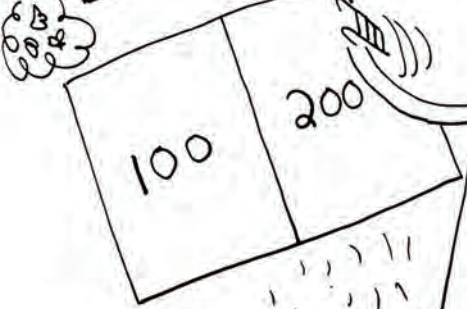
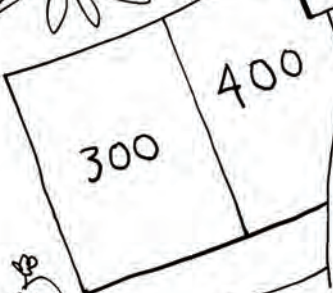
Illustrations : Anne Villeneuve

*Pour ma mère, ma première admiratrice,
mais surtout mon modèle.
Sans toi, ma petite Maman,
je ne serais pas la moitié de la femme,
de la mère et de l'auteure que je suis devenue.*



Page 1

←
Lagon



Récep

Plage 2 →



TERRASSE
PIZZERIA



700 800



Buffet



Resto à la carte



tennis



ption

La fin (ou le début) du calvaire



Il était temps qu'elle finisse, cette journée-là ! Ce matin encore, je suis partie pour l'école en me disant que la journée ne pouvait pas être pire que la précédente. Et pourtant, comme toujours, ç'a été le cas.

Aujourd'hui, par exemple, des petits comiques ont passé une bonne partie du cours de français à me lancer des trucs dans les cheveux. Si, au moins, je m'en étais aperçue avant la fin de la journée... Mais non ! J'ai une épaisse crinière de frisettes indisciplinées et je n'ai rien senti. J'entendais les élèves rigoler, mais je croyais naïvement

qu'ils se moquaient du remplaçant. Résultat: en enfilant ma tuque, j'ai retrouvé un crayon, des morceaux de gomme à effacer et une dizaine de boulettes de papier, bien enfouis dans mes cheveux.

Je ne comprends pas pourquoi on s'acharne sur moi. Je ne veux déranger personne. Je suis pourtant gentille (bon, sauf avec mes parents... la plupart du temps, mais ça, c'est l'adolescence, comme dit ma mère), polie et élevée. Élevée, j'ai dit. Pas «bien élevée». C'est sûr qu'on pourrait en discuter longtemps, surtout si on s'accroche au sens des mots. Le mot «bien», quand on parle de mon éducation, est exagéré.

Disons pour résumer que j'ai été portée pendant neuf mois, qu'on m'a expulsée et que j'ai dû apprendre à vivre avec deux personnes qui avaient un beau jour décidé de mélanger leurs gènes pour créer une petite boule d'amour. Malgré tout, je pense avoir réussi à me façonner une belle personnalité. Tour de force, vous me direz. Chez moi, c'est un talent inné.

Tout ça pour dire que je rentre de l'école écoeurée et démoralisée. Je planifie une soirée télé à m'empiffrer de galettes d'avoine et à soupirer devant un film de filles pour qui le seul problème c'est d'être trop populaires. Jimmy, Mark, Anthony ou Aaaaaaaaron? Quel questionnement fondamental! J'avoue, c'est un peu quétaine, mais tellement bon pour le moral! Ce genre de film, jumelé aux galettes d'avoine, c'est le bonheur.

Je ne sais pas pourquoi je jette mon dévolu sur l'avoine plutôt que sur les frites, la crème glacée ou les chips au ketchup, mais c'est ça ! J'ai découvert le pouvoir relaxant d'un simple biscuit, d'apparence tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Sans pépites de chocolat, canneberges ou raisins. Non. J'aurais peur de perdre tout l'effet réconfortant. Entre une galette et une journée au spa, je choisis la galette. Bon, si on m'assurait que j'irais au spa avec ma meilleure amie plutôt qu'avec ma chère mère, je pourrais reconsidérer la question... et tout simplement manger ma galette dans le bain thermal.

Une chose est sûre, j'aurai la maison pour moi toute seule. Mes parents seront sûrement à une soirée ou à une réunion de dernière minute. Il y a ça de bon dans le fait d'avoir des parents ultra-occupés. On n'a pas l'impression d'être constamment épié. Pour ça, je peux affirmer haut et fort que Caroline et Normand, ceux qui m'ont fabriquée, sont à l'opposé des parents trop insistants de milliers d'adolescents. J'ai la sainte paix, pendant que d'autres sont en guerre !

Une mauvaise bonne nouvelle



Du bout de la rue, je peux entendre de la musique latino. Mes voisins sont à leur fenêtre et m'adressent un sourire poli qui cache un agacement évident. Je les salue de la main en pensant : « La musique qui vient de chez moi est mauvaise, mais jamais autant que la vôtre. Le Nouvel-Âge, c'est dépassé ! » Ils ferment rapidement les rideaux et j'imagine très bien M^{me} Robidoux en train de se plaindre à son mari de la famille de fous que nous formons, mes parents et moi. Lui, bien entendu, l'écoute en hochant la tête plutôt que de lui répondre quelque chose qui risquerait de déclencher

un torrent de commentaires, tous moins pertinents les uns que les autres.

J'entre dans la maison. Il fait une chaleur étouffante malgré la froidure de février. Un petit chemin de sable part du paillason et semble continuer jusqu'au salon.

— Ah, ma chérie. As-tu passé une bonne journée? me demande ma mère.

— As-tu une autre question que celle-là? C'est quoi, toute cette mise en scène?

— C'est seulement pour te mettre dans l'ambiance, répond mon père. Tu aimes?

— Je ne suis pas certaine de vous suivre...

Sans attendre, mon père me tend un dépliant. Ma mère, elle, me met entre les mains une noix de coco contenant un cocktail que je présume sans alcool, et elle me passe un collier de fleurs autour du cou. Je pense que mes parents ont bu. Et assurément trop! Peut-être même qu'ils ont fumé des substances hallucinogènes. Les Robidoux ont raison: nous sommes une famille de fous. Vous devriez voir mes géniteurs. Oui, j'ai bien dit «géniteurs». Je ne suis pas certaine qu'ils méritent toujours le titre de parents, si je me fie à ma «longue» expérience à leurs côtés.

Mais voulez-vous bien me dire ce qui leur prend, cette fois? Quoi que ce soit, je refuse d'y assister. J'essaie de me sauver, mais je trébuche sur une

valise. C'est à ce moment que je comprends qu'ils partent en voyage dans un « tout-compris-sauf-le-plaisir ». Je ne dirai pas non à un petit répit. Une semaine tranquille à pester contre la vie me fera le plus grand bien !

Ça y est : mes parents, euphoriques, se mettent à danser le merengue en plein milieu du salon. Convaincus qu'ils dansent bien, mes vieux se déhanchent et je les regarde en me disant que mon père n'était sûrement pas né quand le talent est passé. Trois sessions de cours particuliers n'ont rien changé à son « pas de talent ». Ma mère m'a même déjà confié qu'elle refusait, tout au début de leur relation, de se risquer sur une piste de danse avec lui. Elle préférerait éviter ça, sous peine de le trouver subitement beaucoup moins charmant et de reconsidérer son attirance pour lui.

Je suis dans une zone floue : que fait-elle, à ce moment précis, à marcher sur ses beaux principes qui ont fait tenir leur couple jusqu'à aujourd'hui ? Je détourne le regard et fais mine de m'en aller, mais ma mère me retient. Tant qu'elle ne me demandera pas d'aller danser avec eux, ça ira. Je ne pense pas que je pourrais le supporter. Elle, d'accord. Pas moi. Tout, mais pas ça.

— Allez, viens t'amuser avec nous. Laisse-toi aller, ma chérie, me dit ma mère en m'attirant vers elle.

Tout en se dandinant, mon père sort d'une poche de pantalon ce qui semble être des billets d'avion. J'en compte trois. TROIS?!

— Alors, prête à partir? me demande-t-il.

— Partir dans ma chambre, oui, dis-je du ton le plus sec possible.

— Tu peux y rester jusqu'à demain matin, ma puce. Nous quitterons tôt pour l'aéroport. Playa Tortuga, nous voilà! *La vita è bella.*

— *Come on.* Ça, c'est en italien, papa.

— O.K., alors: *Hakuna matata.*

— Ça, c'est en swahili, mon chéri. Mais c'est pas grave, on a compris. Il n'y en a pas, de problème: la vie est belle, reprend ma mère.

Et ils se remettent à danser de plus belle. Sans remarquer mon visage d'enterrement. Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour être obligée d'aller en vacances au soleil? J'ai sans doute les deux seuls parents au monde qui veulent partir avec leur enfant, plutôt que d'en profiter pour passer du temps en couple à roucouler sous les palmiers. Je n'ai rien demandé, moi!

J'interviens alors, pleine de l'espoir de faire tomber à l'eau leur projet de vacances en famille.

— Je ne peux pas partir. Je n'ai pas de maillot de bain. Et puis, j'ai un examen dans quelques

jours. Et aussi, mais surtout... je ne VEUX pas partir.

— Tout est arrangé, Frédérique, réplique ma mère. Ta valise est faite et je t'ai acheté deux maillots: il y en a bien un qui te plaira. Quant à l'examen, j'ai parlé avec la directrice et tu pourras le passer en rentrant. Être une bonne élève a quand même certains avantages, non?

En ruminant, je me rends à ma chambre. Mon dernier recours: appeler mon amie Émilie pour me plaindre. Elle est douée pour m'écouter rouspéter. Avec elle, je n'ai pas à jouer la fille trop gentille qui essaie de plaire à tout le monde. Émilie m'accepte comme je suis et ça me fait du bien.

— Émiiiiiliiiiiiiiiiiiiiiiie! Au secours, mes parents ont perdu la tête!

— *Hola!* me répond-elle.

— ...

— *Señorita?* Allez, souris. Le Sud, c'est vraiment pas si pire que ça.

— Je gage que tu as parlé à ma mère.

— Elle m'a demandé de te remonter le moral quand tu m'appellerais pour te plaindre de ta vie misérable de fille qui est obligée de suivre ses parents dans le Sud.

— ...

— Alors, voilà: c'est vraiment cool, le Sud. Tu vas voir plein de gens qui disent n'importe quoi, qui ont trop bu et qui font des fous d'eux-mêmes. Et, petit détail: il y a aussi beaucoup de beaux gars! En moins de deux, tu vas tout oublier.

Puis, Émilie passe un quart d'heure à m'expliquer sa théorie selon laquelle les gars sont toujours plus beaux dans le Sud, et les filles, toujours plus intéressées aux gars qui, normalement, n'attirent pas leur attention une seule seconde. Et vice-versa. Elle parle de l'air salin, des corps huilés, des paysages paradisiaques et du fait que les serveurs ne te demandent jamais tes cartes.

— Ouhhh... Toi, tu sais quoi dire pour convaincre une fille. Vite, qu'on m'emmène dans le Sud. Youhou, dis-je, sarcastique à fond.

— Je te le dis, tu vas A-DO-RER. Sinon, tu seras sans doute la seule ado du monde à ne pas apprécier tout le potentiel des «tout-compris».

— Bon. Si c'est comme ça, je vais y aller. Mais promets-moi que si je ne meurs pas d'ennui, on ira ensemble la prochaine fois. Je jouerai encore la fille qui ne veut pas et mes parents vont te supplier de nous accompagner. Pas pire, comme stratégie?

— Marché conclu. Une dernière chose: laisse tomber le maillot brun avec des lignes bleues et des fleurs. Prends plutôt le noir. Ça amincit.

— Parce que ma mère t'a montré mes nouveaux maillots, en plus? O.K., c'est assez. Je te laisse, le paradis m'attend.

— *Ciao, bella.*

— Ça, c'est en italien, Em. Tu ferais une belle équipe avec mon père. Allez, je t'appelle dès que je reviens. À bientôt!

D'accord. Je pars. Après tout, mon calvaire ne durera qu'une semaine. Et ce sera au chaud. C'est pas si pire, finalement. Je rejoins mes parents et leur annonce d'un trait:

— Quelle belle idée de prendre du bon temps, tous les trois!

Ma mère recrache sa gorgée de cocktail. Mon père s'étouffe avec ses nachos. Visiblement, je ne les ai pas habitués à tant d'enthousiasme. Il faudra que je refasse ça plus souvent. J'adore l'effet que ça provoque sur eux.

— Je suis content, Freddie, que tu aies changé d'idée, me dit mon père.

— Papa, arrête de m'appeler Freddie. On n'est pas dans un de tes films d'horreur culte. Je n'ai vraiment rien d'un tueur en série répugnant. Remarque, l'ambiance lugubre du Sud me rappellera assurément tes vieux films! dis-je, du tac au tac.

Mon père me fixe du regard, troublé. Il entretient une passion dévorante pour les films d'hor-

reur. Je viens de toucher une de ses cordes sensibles, chose rare, et j'aime ça. Je savoure le moment, que ma mère a tôt fait de gâcher.

— On voulait te faire plaisir, ma chouette. Passer un peu de temps agréable ensemble ne nous fera pas de tort, hein? demande ma mère, l'air moitié sincère, moitié «qu'est-ce que je dis là, moi?». Ne sois pas si rude avec ton père.

— Ben oui, c'est super, maman. Désolée, papa, dis-je du bout des lèvres, pas sincère du tout.

Il semble que je sois bonne comédienne, car ils n'y voient que du feu. Je retourne à ma chambre, en essayant de me faire à l'idée de passer une semaine complète avec mes parents. Après le souper, ma mère propose qu'on regarde «en famille» un documentaire sur la faune et la flore des pays du Sud. Misère!

Le lendemain matin, mon père me tire du lit en me disant que même si l'avion décolle dans quatre heures, «on va sûrement le manquer». Je suis donc poussée jusqu'à la voiture, qui démarre en trombe.

Écouteurs sur les oreilles, je fais mine d'être concentrée sur la première leçon de la méthode *L'Espagnol pour les nuls* que ma mère a achetée. En CD, en plus! Je dois donc traîner l'immense lecteur portatif jaune de ma mère, qui date du temps des dinosaures. Ça me fait penser que je dois absolument

apprendre à dire en espagnol: «Il n'est pas à moi. C'est celui de ma mère.»

Alors que mes parents me croient absorbée dans l'apprentissage d'une nouvelle langue, je les écoute secrètement. Pour dissiper les soupçons, je dis tout haut, une fois de temps en temps, un «*Hola!*», un «*Gracias!*» ou un «*Me llamo Frederica*¹».

— Je t'avais dit qu'elle ne serait pas chaude pour voyager avec nous. On aurait dû lui demander son avis avant de la mettre devant le fait accompli, non?

— Ne t'en fais pas, dès qu'elle se laissera aller un peu, elle va y prendre goût et on ne la verra pas de la semaine!

— En es-tu bien certaine? Rappelle-toi notre escapade aux chutes Niagara. Ou à New York...

— Je n'en ai aucun doute. Elle se fera des tas d'amis. Non?

C'est évident, à les entendre. Ils disent vouloir prendre du bon temps avec moi, mais je ne les crois pas. Tout ce qu'ils veulent, c'est se faire bronzer la couenne en sirotant des cocktails aux noms imprononçables.

Merci (ou pas!) à Émilie, je n'ai rien dit. Je suis pourtant la spécialiste des grandes protestations. D'habitude, ça marche. J'ai réalisé que de jouer

1. Je m'appelle Frédérique.

l'adolescente qui se sent brimée me permet d'obtenir tout ce que je veux. Il faut dire que mes parents se sentent toujours coupables de ma faible estime de moi-même et qu'ils me laissent beaucoup de latitude. Un peu trop, même, parfois.

J'explique. J'ai grandi avec deux parents entrepreneurs. Bon, ma mère, elle, travaille à domicile, mais elle est toujours absorbée dans ses pensées, stressée ou pressée. Quant à mon père, il a passé une partie de mon enfance à voyager pour le travail. Il s'absente encore souvent pour de longues périodes. Et, quand il revient, il doit reprendre le temps perdu au bureau... Depuis que je suis toute petite, c'est comme ça, chez moi.

Je suis donc vite devenue autonome, je n'avais pas le choix. Une chose, cependant : mes parents m'ont toujours aimée. Mais ils n'avaient pas beaucoup de temps pour me le montrer. À force de n'être surveillée par personne, j'ai fini par prendre beaucoup de libertés. Je mangeais ce que je voulais, quand je le voulais. On ne me disait jamais d'éteindre la télé ou d'aller jouer dehors. Alors, je paresseais. Et je mangeais. Puis je dormais. Ensuite, je mangeais encore. Petit à petit, j'ai grossi.

Résultat : à presque seize ans, je suis devenue la fille gentille qui veut plaire, mais qui n'a apparemment rien pour y parvenir. Je n'ai aucun atout physique pour attirer l'attention des garçons.

Si mes parents m'entendaient, ils me diraient qu'à leurs yeux, c'est moi la plus belle. Que la véritable beauté, c'est celle du cœur. Et c'est là que les violons embarqueraient. Je suis frustrée, car, jusqu'à tout récemment, je les croyais, mes parents. J'ai perdu plusieurs années à penser que j'étais aussi belle qu'ils me le laissaient croire. Le problème, avec les parents, c'est qu'ils n'ont pas les mêmes yeux que le reste du monde. Et le problème des enfants, c'est qu'ils croient dur comme fer tout ce que leurs parents racontent.

Quoi qu'il en soit, je suis devenue une adolescente qui n'entre pas dans le moule destiné aux filles de son âge. Je suis grosse et très mal dans ma peau. Tous ceux qui disent haut et fort que la véritable beauté est intérieure n'ont certainement pas de problème de poids. Tant mieux pour eux, mais moi, en attendant, je désespère. Je n'ai ni le corps dont je rêve ni l'estime de soi très forte. En plus, mes parents me tombent sur les nerfs. Et ils m'emmènent en voyage. Super.

Je sais, par contre, que je suis brillante. Et drôle. C'est toujours ça de pris. Mieux vaut parfois rire que pleurer...

Entrez dans la vie d'une adolescente peu banale !

Mes parents sont fous ! Qu'ils partent en vacances dans un « tout-compris-sauf-le-plaisir », ça passe. Mais qu'ils veuillent m'amener avec eux, ça ne va pas du tout ! Est-ce que j'ai l'air d'une fille qui aime se vautrer sous le soleil en maillot de bain ? Ou qui a envie de passer une semaine complète en compagnie de ses parents ? Pas vraiment. Mon amie Émilie me vante toujours les voyages dans le sud. Elle me parle de paysages magnifiques et de beaux garçons. Ça me servira à quoi ? Les garçons ne s'intéressent pas à une fille comme moi...



© Nancy Bonideau

Auteur d'albums illustrés et mère de cinq enfants, **Dominique de Loppinot** a plus d'une histoire dans son sac. Fortement inspirée par son quotidien et sa marmaille, elle pose un regard humoristique sur ce qu'elle vit et ce qui l'entoure. *Fred – Vacances de rêve ? Je rêve!!!* est son premier roman pour adolescents.